

Souvenirs de Jeunesse.

L'illustre écrivain anglais qui fut l'arbitre du préraphaélisme et dont nous connaissons par la merveilleuse analyse qu'en a donnée M. Robert de la Sizeranne la théorie sur la "religion de la beauté" a laissé des Souvenirs dont la traduction, due à Mme Gaston Paris, va paraître à la librairie Hachette. Les pages si gracieuses et si pittoresques qu'on va lire éclairent d'un nouveau jour la figure de l'auteur de "Modern Painters" et montrent les influences qui formèrent son esprit : vie à la campagne, vie de famille, premières lectures, la Bible et Walter Scott.

Lorsque j'eus quatre ans, mon père se trouva en situation d'acheter une maison à Herne à Hill, jolie colline verdoyante qui se trouve à quatre milles au sud de "Standard in Cornhill", dont la solitude ombragée n'a pas changé de caractère, au moins dans ses grandes lignes.

Le groupe dont faisait partie notre maison se composait de deux maisons jumelles couplées avec jardins, dépendances, le tout absolument identique. Ce sont encore aujourd'hui les plus hautes ; on les aperçoit de Norwood ; si bien que de la maison à trois étages avec greniers, on avait, en ces jours bénis où les fumées n'obscurcissaient pas complètement le ciel, une vue très étendue sur les collines de Norwood où le soleil se levait en hiver ; de l'autre côté s'étendait la vallée de la Tamise. Avec une longue-vue on pouvait apercevoir Windsor dans le lointain et à l'œil nu Harrow, quand le temps était clair, à l'heure du coucher du soleil. Devant la maison et derrière, s'étendaient deux jardins de taille moyenne. Celui du devant était planté d'arbustes à feuilles persistantes, de lilas et de faux ébéniers ; le jardin du fond, qui pouvait avoir soixante mètres de long sur dix-huit de large, était renommé aux alentours pour ses poirees et ses pommes, lesquelles étaient l'orgueil de notre prédécesseur (honte à moi ! j'ai oublié le nom d'un homme auquel je dois tant). Il y avait encore un vieux jardinier trapu, un grand cerisier qui donnait des cerises à chair blanche, un mersier du comté de Kent, et, tout autour, une haie ininterrompue de grossilliers à grappes et de grossilliers à maquereau. Surchargés quand venait la saison (car le terrain était excellent) de fruits merveilleux que l'on voyait passer du vert le plus doux à l'ambre doré et au rouge vermillon, leurs branches épineuses s'inclinaient sous le poids des grappes de perles ou de rubis. Quelle joie de les découvrir sous leurs belles et larges feuilles, qui rappelaient celles de la vigne !

La seule différence pour moi, entre ce jardin et celui du Paradis, tel du moins que je me le représentais, c'est que dans le jardin de Herne Hill, "tous" les fruits étaient défendus, et ensuite qu'il n'y avait pas d'animaux avec lesquels on pût lier amitié ; mais, sous tous les autres rapports, ce petit coin était vraiment pour moi le Paradis ; le climat (était-il plus clément alors ?) me permettait d'y passer la plus grande partie de ma vie. Ma mère, qui me faisait travailler, s'arrangeait pour que, si j'y mettais de la bonne volonté, toutes les leçons fussent finies à midi. Mais si je ne savais pas ma leçon à midi, tant pis pour moi ; je restais jusqu'à ce qu'elle fût sue ; en général, et cela même quand la grammaire latine venait s'ajouter aux "Præmae", j'étais libre avant le dîner d'une heure et pour le reste de la journée.

Ma mère, qui adorait les fleurs, jardinait, taillait avec moi, du moins si elle me convenait de rester avec elle. Mais, si sa présence n'était pas pour moi une gêne (car jamais je n'aurais eu l'idée de faire en cachette quoi que ce soit que je n'eusse fait devant elle), elle n'était pas non plus un très grand plaisir ; habituée à vivre seul, j'étais toujours occupé par une foule de petites affaires personnelles ; à sept ans, j'avais déjà une mentalité trop indépendante, même vis-à-vis de mon père et de ma mère, et comme, en dehors d'eux, personne ne s'occupait de moi, je m'étais organisée une petite vie très égoïste, très heureuse, dans une suffisance de jeune coq et l'indépendance solitaire d'un Robinson Crusoé, vie qui m'apparaissait (comme il est naturel à tout animal à l'esprit géométrique) comme le centre de l'univers.

Cet état de choses donné, tout ce que je pouvais avoir d'imagination se reportait sur les objets inanimés : ciel, feuilles, cailloux, tout ce que l'on pouvait observer entre les murs du Paradis ; ou encore, sous les prétextes les plus futiles, mon imagination s'élevait dans les régions de la fiction, du moins celles qui étaient compatibles avec les réalités objectives de l'existence au XIXe siècle, aux environs de Camberwell Green.

Mon père rentrait de ses affaires tous les jours à la même heure. Il dinait à quatre heures et

à moitié dans le salon du devant. Ma mère, assise à ses côtés, se faisait raconter les événements de la journée, donnant son avis, encourageant, car mon père était de nature inquiète et toujours prêt à se décourager dès que les commandes de vin de Xérès faiblissaient le moins du monde. A cette époque je restais confiné dans la nursery ; je n'ai donc pas entendu les conversations de mon père et de ma mère, mais je les imagine facilement ; car, entre quatre ans et six ans, j'eusse commis la plus grave inconscience si je m'étais seulement approché de la porte du salon ! Plus tard, le dîner achevé, en été, nous restions au jardin jusqu'à la nuit, et nous prenions le thé sous le cerisier ; en hiver, ou quand il faisait mauvais, on servait le thé à six heures dans le salon. On m'apportait, à moi, une tasse de lait et une tartine de pain et de beurre que je mangeais dans un petit renfoncement à côté de la cheminée, devant lequel on plaçait une table ; c'était mon sanctuaire. Je restais là toute la soirée, comme une idole dans sa niche, pendant que ma mère tricottait et que mon père faisait la lecture pour elle et pour moi, s'il me plaisait d'écouter.

La série des romans de Waverley, qui touchait alors à sa fin, faisait les délices de tous les milieux quelque peu littéraires ; je ne puis pas plus me souvenir du temps où je ne les connaissais pas que du temps où je ne lisais pas la Bible ; et je vois aussi nettement que si c'était hier l'expression à la fois chagrine et dédaigneuse avec laquelle mon père laissait tomber le "Comte Robert de Paris", après en avoir lu les trois ou quatre premières pages, disant : "C'est la fin de Walter Scott" ; sentiment très complexe chez mon père et très amer : mépris mépris pour le livre lui-même, mais surtout pour les misérables qui tourmentaient et trafiquaient du pauvre cerveau malade ; mépris aussi, s'il faut tout dire, pour l'improbable cause première de cette ruine. Mon père n'a jamais pu adonner à Scott de n'avoir pas donné son association avec Ballantyne.

Tels étaient les puits plaisirs de Herne Hill. Mais il me faut dire aussi toute la reconnaissance que je dois à ma mère pour ses leçons inépuisables, grâce auxquelles les moindres mots de la Sainte Ecriture chantaient familièrement dans mon cœur, musique respectée en dépit de cette familiarité, comme devant dominer toute pensée et régler toute action.

Ma mère avait obtenu ce résultat non par des discours ou en usant de son autorité personnelle, mais en m'obligeant à lire le livre à fond, moi-même. Aussi, ce que je lis couramment, nous commençâmes une série de lectures de la Bible qui ne furent jamais interrompues, jusqu'au jour de mon entrée à Oxford. Alternativement, elle et moi lions un verset ; elle veillait sur ma façon de lire, corrigeant chaque intonation fautive jusqu'à ce que j'aie compris le sens du verset s'il était à ma portée, que j'en aie senti toute la force. Il se pouvait que cela passât au-dessus de ma tête, elle ne s'en inquiétait pas, elle savait que le jour où je comprendrais, ce serait compris comme cela devait l'être.

Nous commençâmes par la Genèse, allant d'un bout à l'autre jusqu'aux derniers versets de l'Apocalypse — mots barbares, chiffres, loi Lévitique, et le reste — recommençant par la Genèse dès le jour suivant, sans prendre le temps de respirer. Si on se heurtait à un nom terrible, tant mieux, c'était un excellent exercice de prononciation ; si le chapitre était ennuyeux, quelle admirable leçon de patience ! Si l'été était repugnant, quelle occasion d'exercer sa foi et de dire : tout est préférable de chapitres. Après la lecture des chapitres (deux ou trois par jour selon leur longueur, séance qui avait lieu tout de suite après le déjeuner, et que les domestiques ne devaient interrompre sous aucun prétexte ; s'il venait des amis à cette heure, ils devaient se résigner à écouter ou attendre dans la salon ; en voyage seulement, le règlement changeait) je devais aussi apprendre quelques versets par cœur, et repasser ce que j'avais déjà appris afin de ne pas l'oublier. En même temps, il me fallait me mettre dans la tête les belles et vieilles paraphrases écossaises, de bons vers, sonores et puissants, auxquels, sans parler de la Bible elle-même, je dois l'éducation première de mon oreille au point de vue du son.

En vérité, si j'ai glané, ici et là, quelques connaissances supplémentaires en mathématiques, météorologie ou autres, dans le courant de ma vie, si je dois beaucoup à des maîtres excellents, l'insistance maternelle me rendra cette littérature familière, à en pénétrer mon esprit, est ce qui m'apparaît comme l'acquisition la plus précieuse qu'il m'ait été donné de faire ; c'est, sans contredit, la partie "essentielle" de toute mon éducation.

Peut-être est-ce le moment de récapituler ce qu'en bien et en mal les circonstances avaient pu, jusqu'à cet âge de sept ans, laisser en moi de traces indélébiles.

Commençons par les bienfaits (ce qu'un ami, qui ne manquait pas de sagesse, me recommandait toujours, tandis que j'avais la très mauvaise habitude de me lamenter pour la plus petite épine que je m'enfonçais dans le doigt, au lieu de me dire qu'une épine est peu de chose, et que j'aurais pu, par exemple, me casser la main).

Parmi les plus pures et les plus précieuses bénédictions, il me faut compter celle d'avoir appris à connaître l'exacte signification du mot Paix, en pensée, en action, en parole.

Je n'avais jamais entendu entre mon père et ma mère une discussion où ils eussent élevé la voix ; je ne me souviens pas avoir jamais surpris un regard irrité, ou seulement offensé, dans les yeux de l'un ou de l'autre. Je n'avais jamais entendu gronder ou réprimander sévèrement un domestique, jamais observé le moindre désordre dans les choses de la maison, rien de fait à la hâte ou à une heure où cela ne devait pas être fait.

Je ne soupçonnais pas l'existence d'un monde comme l'ancien. Les petits accès de mauvaise humeur de mon père, quand il rentrait avec une commande de douze fûts alors qu'il avait compté sur une de quinze, ne se manifestaient jamais devant "moi" ; simple question d'amour-propre d'ailleurs : il s'agissait de savoir si son nom serait plus ou moins honorablement placé sur la liste annuelle des exportateurs de sherry ; car, ne dépendant jamais plus de la moitié de son revenu, il aurait supporté facilement une petite diminution dans ses bénéfices.

Je n'avais jamais fait le mal, du moins consciemment, si ce n'est parfois, en omettant d'apprendre par cœur quelque verset édifiant pour observer une guêpe sur le carreau de la fenêtre ou un oiseau dans le cerisier ; et je ne savais pas ce que c'était que d'avoir du chagrin.

En même temps que ce don inappréciable de la Paix, j'avais pénétré le sens profond et de l'Obéissance et de la Foi. J'obéissais au doigt et à l'œil ; un geste de mon père ou de ma mère suffisait, comme le navire répond au gouvernail ; et non seulement sans ombre d'une résistance, mais avec le sentiment que cette direction faisait partie de ma vie, était ma force, que c'était une loi salutaire qui m'était aussi nécessaire au point de vue moral que la loi de la pesanteur l'est à laquelle on se soumet.

Quant à mon expérience en matière de Foi, elle fut bientôt complète : jamais de promesses fallacieuses ; ce qui était promis était donné sur l'heure ; jamais de menaces vaines, jamais de mensonges.

La paix, l'obéissance, la foi, tels étaient les principaux bienfaits ; venait ensuite l'habitude de l'attention, attention de l'esprit et attention des yeux, mais je ne m'y arrêtais pas ici, cette faculté étant certainement celle qui m'a été la plus utile dans le cours de ma vie, celle qui faisait dire à Mazzini, un ou deux ans avant sa mort — la conversation m'a été textuellement rapportée — que j'avais "le cerveau le plus analytique d'Europe." Opinion, dans la mesure où je connais l'Europe, que je suis tout disposé à partager.

Je notai, enfin, une très grande délicatesse du palais et des autres sens : odorat, ouïe. Ce que je dois à l'interdiction absolue de toute espèce de gâteaux, vins, sucreries et même, sauf certaines circonstances exceptionnelles, de fruits, et à son sein avec lequel était préparés les plats que je mangeais.

J'estime que ce sont là les principales bénédictions de mon enfance. Voyons maintenant quelles en ont été les plus grandes calamités.

Premièrement, je n'avais rien à aimer.

Mes parents étaient pour moi des puissances visibles de la nature ; je ne les aimais ni plus ni moins que le soleil ou la lune ; j'aurais seulement été extrêmement ennuyé ou embarrassé si l'un ou l'autre s'était éclipié, éteint (je le sens cruellement aujourd'hui que tous deux ont disparu derrière un nuage). J'aimais encore moins Dieu ; non que je me fusse querellé avec Lui ou que j'en eusse peur, mais uniquement parce que les devoirs qu'on me disait qu'il fallait Lui rendre me paraissaient ennuyeux, et parce que le livre que l'on me disait être Son livre ne m'amusait pas. Je n'avais aucun camarade avec qui me disputer, personne à aider et personne à remercier. Les domestiques avaient ordre de ne jamais s'occuper de moi en dehors de leur service strict ; et pour quoi j'aurais-je témoigné de la reconnaissance à la cuisinière pour faire la cuisine, au jardinier pour s'occuper de son jardin, quand l'un n'osait même pas me donner une pomme de terre cuite au four sans permission, et que l'autre ne pouvait pas laisser mes fourmis en repos sous le prétexte qu'elles abîmaient les allées ? Il n'arrivait pas, cependant, ce qui aurait fort bien pu arriver, que je devinasse égoïste, sec, peu affectueux. Seulement, quand les sentiments tendres s'éveillaient en moi, ils me submergeaient ; ce fut un véritable torrent que je fus incapable de maîtriser, que je

rigier, moi qui n'avais jusqu'à rien eu à diriger.

Car (secondes des grandes calamités) je n'avais pas appris à souffrir, tout m'avait été épargné : dangers, douleurs m'étaient également inconnus ; jamais je n'avais occasion d'exercer ma force, ni mon courage, ni ma patience. Non que je fusse facilement effrayé ; ni les revenants, ni le tonnerre, ni les animaux ne me faisaient peur ; je me souviens même que le jour, où tout enfant, je fus tenté de me rebeller contre l'autorité supérieure, ce fut une fois que je voulus jouer avec les petits lionsceaux de la ménagerie de Wombwell.

Troisièmement. On ne m'enseigna pas les bonnes manières, les manières du monde ; il suffisait, quand il y avait des invités à la maison, que je ne fusse pas gênant et que je répondisse sans timidité quand on m'adressait la parole ; la timidité m'est venue plus tard et elle a augmenté à mesure que j'ai pris conscience de ma gaucherie. Il me fut impossible de jamais acquiescer aucune souplesse dans les exercices physiques, aucune adresse à aucun jeu et même la moindre sistance dans l'ordinaire de la vie.

Enfin, et ce fut le plus grand de tous mes maux, on ne s'appliqua jamais à développer en moi l'indépendance, la volonté d'agir, ni le jugement sur ce qui est bien et ce qui est mal, car on ne me débarrassa jamais ni de la bride, ni des câbles.

Les enfants devraient avoir, comme les soldats, des moments où ils ne seraient pas de service, et l'habitude de l'obéissance une fois donnée, l'enfant devrait, très jeune, être livré à lui-même, à certaines heures, abandonné à ses caprices, obligé de se débattre contre lui-même et de se vaincre. L'autorité qui a incessamment veillé sur mes jeunes années m'a longtemps rendu incapable ; et lorsque, enfin, je me suis trouvé lancé dans le monde, je n'ai pu faire autre chose que me laisser emporter par ses tourbillons.

Le jugement qu'à l'heure actuelle je serais tenté de porter sur l'ensemble de mon éducation, c'est d'avoir été à la fois trop formaliste et trop luxueuse, imprimant sa marque sur mon caractère, mais au moment très important où il se formait, le laissant plutôt comprimé que discipliné ; si j'étais innocent, c'était par protection et non par vertu. Ma mère s'en rendit compte, elle ne le vit que trop clairement par la suite, et chaque fois qu'il m'arrivait de faire quelque chose d'injuste, de stupide ou d'inhumain (et souvent ce fut tout cela à la fois) elle ne manquait jamais de me dire : "C'est que vous étiez trop gâté."

JOHN RUSKIN.

L'HOMME QUI N'A PLUS DE DENTS

Tout le monde connaît la fameuse histoire de l'homme entre deux âges, et entre deux dames, qui laisse tous ses cheveux dans le plus platonique des aventures d'amour.

Il est certain que souvent les femmes nous font perdre nos cheveux, en nous en faisant faire, ce qui est bien ce qu'on peut rêver de moins logique comme conséquence, — mais il n'y a pas de logique pour le beau sexe.

J'ai vu mieux que cela... J'ai connu un homme qui avait sacrifié, pour les jolis yeux d'une charmante fille de vingt ans, quelque chose de plus utile encore que sa chevelure.

C'était un nommé Alexandre Legend, fils d'un fabricant de manchettes et de cols en papier, riche des économies de son père, et cultivant la Muse à ses moments perdus ; et dans une petite revue de Montmartre que personne ne lisait.

Comme tous les poètes Alexandre Legend était un garçon dans la note de don Quichotte, c'est-à-dire un imaginaire, tout disposé à prendre ses désirs pour des réalités.

— Mon cher, me dit-il un jour, tu verras que je finirai par épouser une princesse qui m'apportera deux millions de rentes, rien que pour avoir le plaisir de lire mes vers avant le foule.

Je répondis avec conviction : — On s'en va plus fort que ça ! Et ce brave Alexandre Legend s'en alla heureux !

Mais voici qu'un matin il m'arriva tout ému, tout bouleversé, et qu'il m'écrivit, sans même prendre le temps de refermer la porte d'entrée, ce qui permit à mon chien, un Saint-Germain merveilleux, de filer quatre à quatre pour ne jamais revenir !

— Eh bien ! mon vieux, ça y est !

— Tu as découvert la princesse ?

— Aussi vrai que Christophe Colomb a découvert l'Amérique !

— Et tu vas avoir les deux millions de rentes ?

— Alexandre Legend hocha la tête.

— Tu sais, dit-il, ce n'est peut-être pas absolument une princesse, mais elle est délicieuse, ce qui est capital. Quant aux deux millions, il est bien clair qu'elle ne peut pas me les offrir. En revanche, elle a bien voulu m'accorder un rendez-vous.

— Déjà !... Et tu la connais depuis quand ?

— Depuis hier... Nous nous sommes rencontrés dans un atelier chez des amis communs... Et ça a marché tout de suite... Je serai chez elle dans un moment... Mais, auparavant, j'ai voulu te faire part de ma joie.

— L'amitié a des devoirs... — Prends garde ! dis-je à mon bon camarade. Une jeune personne qui accorde si vite un rendez-vous à un monsieur qu'elle vient de rencontrer...

Alexandre m'interrompit. — Ça c'est passé devant ses parents ! cria-t-il. Et c'est la plus honnête fille qui soit au monde !

Et là-dessus, il partit, comme mon chien, mais il revint le lendemain, à la défiance de cet infidèle animal, que j'attendis toujours.

Il me parut un peu troublé, un peu gêné, et l'obstination qu'il apportait à froter sa joue droite avec sa main gauche me sembla significative.

— Je vois ce que c'est, dis-je avec un bon sourire amical, celui que l'on "arbore" pour couvrir les propos désagréables, la mignonne demoiseille t'a fait le plaisir de t'envoyer un revers de main soigné, parce que tu devenais inconvenant.

— Pas du tout ! protesta avec chaleur mon ami Legend (Alexandre). Elle t'est bornée à m'arracher une dent... et ça me gêne un peu.

Vous devez comprendre ma surprise.

— Comment ! une dent ! demandai-je. C'est donc une... — Dentiste... Parfaitement... Elle m'a charmé dès le premier coup d'œil... Alors, comme je ne savais quel moyen employer pour me glisser dans son intimité, je me suis présenté à titre de client...

— Mais sapsist ! tu as une mâchoire excellente !

— A qui le dis-tu !... Mais, quand on aime, il faut savoir faire des sacrifices... Et ça m'a coûté une molaire et dix francs... Mais je suis content, ravi, enthousiasmé... Au point, mon vieux, que je viens d'écrire quelques vers pour cette jeune enfant, doublés du plus habile des chirurgiens... Tu vas voir comment c'est tapé !

Et Alexandre Legend, tirant un papier de sa poche, se mit à chanter, sur l'air de "Musique de chambre", et avec une voix de fausset capable de faire hurler tous les chiens du quartier, le couplet suivant :

Sous le joug d'un davier valaqueur, Me voici maintenant, ma chère !

Tout va aussi bien sur mon cœur, Et m'attachant une molaire.

Je suis votre esclave, à présent, Moi, qui me croyais invincible... C'est en m'insensibilisant, Que vous m'avez rendu sensible !

L'ingénieur s'en remit son papier dans sa poche, en disant, avec une aimable modestie :

— Entre nous, je crois bien que Victor Hugo n'a jamais rien fait de pareil... Ça me fera honneur auprès de la jeune personne... Car, tu sais, je retourne aujourd'hui chez elle.

— Pour te déclarer ?

— Naturellement... Et je commencerai par me faire arracher une autre dent... Celle d'en face... pour la symétrie !... C'est un peu désagréable, mais ça manque de banalité... La petite est flattée dans son amour-propre professionnel... Et, insensiblement...

— Bien entendu ! fit-il spirituellement.

— La glace se rompt !... Ah ! je suis un malin, mon cher !... Un truc pareil n'était pas à la portée de tout le monde !

Alexandre Legend le fit comme il l'avait dit, et ce jour-là, il sortit de chez la dentiste avec une deuxième molaire de moins et une nouvelle diminution de dix autres francs dans son porte-monnaie.

Par exemple, intimidé par les grands yeux noirs, la petite bouche, les mains potelées et le sourire exquis de la dentiste, il n'avait pas osé souffler mot de sa passion.

C'est pourquoi il revint pendant tout le reste de la semaine, prétextant des souffrances intolérables, l'empêchant de fermer l'œil durant la nuit.

L'aimable enfant connaissait trop bien son métier pour se méprendre sur le cas de son obstiné client, mais elle arrachait toujours d'un geste luxuriant et sûr, sans avoir l'air de remarquer les regards enflammés de l'infortuné Alexandre, de plus en plus édenté, mais de plus en plus amoureux.

— Tu as découvert la princesse ?

— Aussi vrai que Christophe Colomb a découvert l'Amérique !

— Et tu vas avoir les deux millions de rentes ?

— Alexandre Legend hocha la tête.

— Tu sais, dit-il, ce n'est peut-être pas absolument une princesse, mais elle est délicieuse, ce qui est capital. Quant aux deux millions, il est bien clair qu'elle ne peut pas me les offrir. En revanche, elle a bien voulu m'accorder un rendez-vous.

— Déjà !... Et tu la connais depuis quand ?

— Depuis hier... Nous nous sommes rencontrés dans un atelier chez des amis communs... Et ça a marché tout de suite... Je serai chez elle dans un moment... Mais, auparavant, j'ai voulu te faire part de ma joie.

— L'amitié a des devoirs... — Prends garde ! dis-je à mon bon camarade. Une jeune personne qui accorde si vite un rendez-vous à un monsieur qu'elle vient de rencontrer...

Alexandre m'interrompit. — Ça c'est passé devant ses parents ! cria-t-il. Et c'est la plus honnête fille qui soit au monde !

Et là-dessus, il partit, comme mon chien, mais il revint le lendemain, à la défiance de cet infidèle animal, que j'attendis toujours.

Il me parut un peu troublé, un peu gêné, et l'obstination qu'il apportait à froter sa joue droite avec sa main gauche me sembla significative.

— Je vois ce que c'est, dis-je avec un bon sourire amical, celui que l'on "arbore" pour couvrir les propos désagréables, la mignonne demoiseille t'a fait le plaisir de t'envoyer un revers de main soigné, parce que tu devenais inconvenant.

— Pas du tout ! protesta avec chaleur mon ami Legend (Alexandre). Elle t'est bornée à m'arracher une dent... et ça me gêne un peu.

Vous devez comprendre ma surprise.

— Comment ! une dent ! demandai-je. C'est donc une... — Dentiste... Parfaitement... Elle m'a charmé dès le premier coup d'œil... Alors, comme je ne savais quel moyen employer pour me glisser dans son intimité, je me suis présenté à titre de client...

— Mais sapsist ! tu as une mâchoire excellente !

— A qui le dis-tu !... Mais, quand on aime, il faut savoir faire des sacrifices... Et ça m'a coûté une molaire et dix francs... Mais je suis content, ravi, enthousiasmé... Au point, mon vieux, que je viens d'écrire quelques vers pour cette jeune enfant, doublés du plus habile des chirurgiens... Tu vas voir comment c'est tapé !

Et Alexandre Legend, tirant un papier de sa poche, se mit à chanter, sur l'air de "Musique de chambre", et avec une voix de fausset capable de faire hurler tous les chiens du quartier, le couplet suivant :

Sous le joug d'un davier valaqueur, Me voici maintenant, ma chère !

Tout va aussi bien sur mon cœur, Et m'attachant une molaire.

Je suis votre esclave, à présent, Moi, qui me croyais invincible... C'est en m'insensibilisant, Que vous m'avez rendu sensible !

L'ingénieur s'en remit son papier dans sa poche, en disant, avec une aimable modestie :

— Entre nous, je crois bien que Victor Hugo n'a jamais rien fait de pareil... Ça me fera honneur auprès de la jeune personne... Car, tu sais, je retourne aujourd'hui chez elle.

— Pour te déclarer ?

— Naturellement... Et je commencerai par me faire arracher une autre dent... Celle d'en face... pour la symétrie !... C'est un peu désagréable, mais ça manque de banalité... La petite est flattée dans son amour-propre professionnel... Et, insensiblement...

— Bien entendu ! fit-il spirituellement.

— La glace se rompt !... Ah ! je suis un malin, mon cher !... Un truc pareil n'était pas à la portée de tout le monde !

Alexandre Legend le fit comme il l'avait dit, et ce jour-là, il sortit de chez la dentiste avec une deuxième molaire de moins et une nouvelle diminution de dix autres francs dans son porte-monnaie.

Par exemple, intimidé par les grands yeux noirs, la petite bouche, les mains potelées et le sourire exquis de la dentiste, il n'avait pas osé souffler mot de sa passion.

C'est pourquoi il revint pendant tout le reste de la semaine, prétextant des souffrances intolérables, l'empêchant de fermer l'œil durant la nuit.

L'aimable enfant connaissait trop bien son métier pour se méprendre sur le cas de son obstiné client, mais elle arrachait toujours d'un geste luxuriant et sûr, sans avoir l'air de remarquer les regards enflammés de l'infortuné Alexandre, de plus en plus édenté, mais de plus en plus amoureux.

— Tu as découvert la princesse ?

— Aussi vrai que Christophe Colomb a découvert l'Amérique !

— Et tu vas avoir les deux millions de rentes ?

— Alexandre Legend hocha la tête.

— Tu sais, dit-il, ce n'est peut-être pas absolument une princesse, mais elle est délicieuse, ce qui est capital. Quant aux deux millions, il est bien clair qu'elle ne peut pas me les offrir. En revanche, elle a bien voulu m'accorder un rendez-vous.

— Déjà !... Et tu la connais depuis quand ?

— Depuis hier... Nous nous sommes rencontrés dans un atelier chez des amis communs... Et ça a marché tout de suite... Je serai chez elle dans un moment... Mais, auparavant, j'ai voulu te faire part de ma joie.

— L'amitié a des devoirs... — Prends garde ! dis-je à mon bon camarade. Une jeune personne qui accorde si vite un rendez-vous à un monsieur qu'elle vient de rencontrer...

Alexandre m'interrompit. — Ça c'est passé devant ses parents ! cria-t-il. Et c'est la plus honnête fille qui soit au monde !

Et là-dessus, il partit, comme mon chien, mais il revint le lendemain, à la défiance de cet infidèle animal, que j'attendis toujours.

Il me parut un peu troublé, un peu gêné, et l'obstination qu'il apportait à froter sa joue droite avec sa main gauche me sembla significative.

— Je vois ce que c'est, dis-je avec un bon sourire amical, celui que l'on "arbore" pour couvrir les propos désagréables, la mignonne demoiseille t'a fait le plaisir de t'envoyer un revers de main soigné, parce que tu devenais inconvenant.

— Pas du tout ! protesta avec chaleur mon ami Legend (Alexandre). Elle t'est bornée à m'arracher une dent... et ça me gêne un peu.

Vous devez comprendre ma surprise.

— Comment ! une dent ! demandai-je. C'est donc une... — Dentiste... Parfaitement... Elle m'a charmé dès le premier coup d'œil... Alors, comme je ne savais quel moyen employer pour me glisser dans son intimité, je me suis présenté à titre de client...

— Mais sapsist ! tu as une mâchoire excellente !

— A qui le dis-tu !... Mais, quand on aime, il faut savoir faire des sacrifices... Et ça m'a coûté une molaire et dix francs... Mais je suis content, ravi, enthousiasmé... Au point, mon vieux, que je viens d'écrire quelques vers pour cette jeune enfant, doublés du plus habile des chirurgiens... Tu vas voir comment c'est tapé !

Et Alexandre Legend, tirant un papier de sa poche, se mit à chanter, sur l'air de "Musique de chambre", et avec une voix de fausset capable de faire hurler tous les chiens du quartier, le couplet suivant :

Sous le joug d'un davier valaqueur, Me voici maintenant, ma chère !

Tout va aussi bien sur mon cœur, Et m'attachant une molaire.

Je suis votre esclave, à présent, Moi, qui me croyais invincible... C'est en m'insensibilisant, Que vous m'avez rendu sensible !

L'ingénieur s'en remit son papier dans sa poche, en disant, avec une aimable modestie :

— Entre nous, je crois bien que Victor Hugo n'a jamais rien fait de pareil... Ça me fera honneur auprès de la jeune personne... Car, tu sais, je retourne aujourd'hui chez elle.

— Pour te déclarer ?

— Naturellement... Et je commencerai par me faire arracher une autre dent... Celle d'en face... pour la symétrie !... C'est un peu désagréable, mais ça manque de banalité... La petite est flattée dans son amour-propre professionnel... Et, insensiblement...

— Bien entendu ! fit-il spirituellement.

— La glace se rompt !... Ah ! je suis un malin, mon cher !... Un truc pareil n'était pas à la portée de tout le monde !

Alexandre Legend le fit comme il l'avait dit, et ce jour-là, il sortit de chez la dentiste avec une deuxième molaire de moins et une nouvelle diminution de dix autres francs dans son porte-monnaie